

À bâbord !

Revue sociale et politique

Recensions

Philippe de Grosbois, Valentin Tardi, Eve-Marie Lacasse, Claude Vaillancourt et Xavier P.-Laberge

Numéro 87, mars 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (imprimé)

1710-2103 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Grosbois, P., Tardi, V., Lacasse, E.-M., Vaillancourt, C. & P.-Laberge, X. (2021).
Compte rendu de [Recensions]. *À bâbord !*, (87), 74–76.

Tous droits réservés © Philippe de Grosbois, Valentin Tardi, Eve-Marie Lacasse, Claude Vaillancourt, Xavier P.-Laberge, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

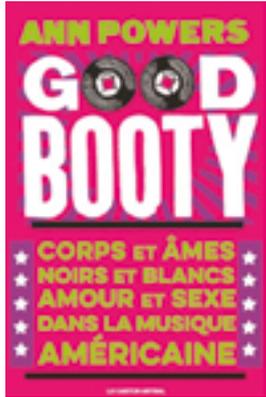


Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

RECENSIONS



GOOD BOOTY. CORPS ET ÂMES, NOIRS ET BLANCS, AMOUR ET SEXE DANS LA MUSIQUE AMÉRICAINE

Ann Powers, Le Castor Astral, 2019, 416 pages.

Traduit de l'anglais par Rémi Boiteux.

« *Good booty* » est une expression employée par Little Richard dans une première version de son succès « Tutti Frutti ». L'expression évoque le « bon cul », mais aussi le butin, l'argent. Dans le livre du même nom, la critique musicale Ann Powers explore à travers un vaste parcours historique ces relations ambiguës de la musique populaire américaine avec le corps et l'érotisme.

La périple auquel nous convie *Good Booty* part de la Nouvelle-Orléans du XIX^e siècle, souvent considérée comme le creuset multi-ethnique qui donnera toute son originalité à la musique américaine, pour se terminer au XX^e siècle, où la pop plonge dans le numérique, voire l'utopie *cyborg*. C'est cependant la période s'étalant des années 1930 aux années 1980 qui est la plus riche et la plus fascinante.

Le chapitre sur l'âge d'or du gospel (1929-1956) décortique le processus complexe par lequel les chants religieux se séculariseront graduellement pour engendrer des « *fruits profanes* », le soul et le rock : « *les mères du gospel établissaient un lien entre l'intimité quotidienne et l'union spirituelle* ». Cette « *sanctification de l'érotique* » fut l'équivalent de la fission nucléaire pour la musique populaire.

Le rock des années 1950 poursuit dans cette lancée, en ciblant plus spécifiquement l'adolescence : « *Les ados voyaient les stars du rock'n'roll comme leurs semblables, voire comme leurs potentiels amis et même amants. Cette impression d'intimité se mélangeait chez les adolescentes à la grandissante reconnaissance sociale de leur propre sexualité* ». Powers ne manque pas de souligner les nombreuses dérangantes relations qu'ont eues nombre de rockers avec des adolescentes : « *Comme très souvent dans le monde de la musique populaire, exploitation et sentiment de liberté se mêlent* ».

Powers rend aussi bien compte de la vitalité de la décennie 1970. Des genres musicaux comme le *glam rock* viendront secouer les bases du genre et des sexualités, alors que le *soft rock*, plus conventionnel, vient aider hommes et femmes à naviguer dans cette période trouble et à « *découvrir leur propre potentiel* », dans l'esprit du développement personnel de l'époque. Entre les deux, on trouve le disco, aux sons « *audacieux mais rassurants* », notamment pour les femmes et les gais.

Que les adeptes de Theodor Adorno s'avisent : on n'est pas ici dans la critique néomarxiste de l'industrie culturelle. Powers est foncièrement charitable envers son objet d'étude, même si elle met bien en lumière les contradictions qui le traversent tout au long de son histoire et qu'elle est au fait du rôle des impératifs commerciaux dans ces tensions. L'intérêt de son approche est de ne pas dissoudre la créativité des artistes et la réception du public dans la critique du système économique qui permettra à cette musique de s'imposer à travers le monde.

Philippe de Grosbois ◀



LES SAVOIRS VAGABONDS

Thierry Pardo, Montréal, Écosociété, 2020, 134 p.

Ce petit livre, apparemment sans autre prétention que de tirer quelques enseignements de voyages ayant emmené l'auteur de par le vaste monde – certains, accompagné de jeunes enfants et sur plusieurs années –, offre de belles envolées philosophiques, parfois même oniriques.

Précisons que Pardo se réclame de ce qu'il qualifie de « géopolitique de l'éducation », dans la lignée d'auteurs sur lesquels il ne fait pas de secret : David Thoreau, Élisée Reclus, Gaston Bachelard et, ici, plus particulièrement, Kenneth White, un poète à qui il dédie l'ouvrage. Également auteur d'*Une éducation sans école*, Pardo revient ici sur ses propres errances, expériences de voyages et autres vagabondages à travers lesquels il identifie des « leçons silencieuses ». C'est au Maroc que Pardo vivra la notion d'équilibre, en découvrant que chacun doit, à partir du plat commun, « mesurer », *de visu*, sa part. Il en va de même avec le rythme de la marche, ponctué par le « tic-tac » des chameaux... Ces expériences sont autant de sagesses à acquérir par l'immersion !

Plus encore, l'auteur déborde vers une méditation sur l'importance de prendre du temps, de se perdre, de rechercher l'humanité dans les replis du voyage, qui constitue un risque vis-à-vis soi-même. Ultimement, le voyage agit tel un révélateur qui, même s'il doit transiter par l'expérience personnelle, participe à une lente progression collective. Un livre pour entrevoir son propre chemin, en quelque sorte...

Pardo se doit d'être cité lui-même, histoire de bien prendre la mesure de l'ampleur et de l'attrait de ce qu'il nous propose tout au long de ce livre, invitation à emprunter les chemins buissonniers : « *Mon éducation n'est pas terminée, et chaque jour je me rappelle*

qu'apprendre est un effet secondaire de vivre». À bientôt. Je pars à l'instant, j'ouvre une première porte sur l'extérieur immédiat qui a tant à divulguer!

Valentin Tardi



POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME

Kristen Ghodsee, Montréal, Lux Éditeur, 2020, 288 p.

Traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann et Laura Raim.

L'auteure, une anthropologue américaine qui s'intéresse à la transition du socialisme d'État vers le capitalisme en Europe de l'Est, développe la thèse suivante: les pays socialistes de cette région ont favorisé l'indépendance éco-

nomique des femmes avec plusieurs infrastructures et mesures sociales, permettant que leurs relations intimes soient moins contraintes par des considérations économiques. La chute du mur de Berlin a sonné le glas de cette relative indépendance, la logique capitaliste rasant tout sur son passage et détruisant ces « acquis ».

Ghodsee nous explique comment le système capitaliste impose aux femmes d'être les responsables des soins dans la société. Cette logique aurait été écartée sous les régimes socialistes est-européens, le marché du travail étant organisé de manière à permettre aux femmes d'assurer à la fois leur rôle de travailleuse, leur rôle de mère et leur rôle de pourvoyeuse de soins.

Ghodsee passe ainsi en revue certaines expériences socialistes d'Europe de l'Est en s'attardant à la condition des femmes. L'auteure nous entretient longuement des mesures mises de l'avant afin que les femmes intègrent le marché du travail socialiste – comme les systèmes de garderie et les assurances santé – ainsi que des comportements sexuels des femmes pendant cette période et après la chute du mur de Berlin. Nous croisons aussi certaines figures historiques du féminisme du 20^e siècle, comme Alexandra Kollontai.

Quel est le lien entre l'indépendance économique des femmes et leur vie sexuelle? Ghodsee avance que dans les sociétés socialistes est-européennes, les besoins économiques des femmes étant mieux remplis, elles n'ont plus besoin de choisir un compagnon en fonction de ses moyens économiques. L'amour et l'attraction mutuelle seraient favorisés et les rapports sexuels seraient plus égalitaires.

En détaillant les politiques de cette région du monde à une certaine époque, démontrant que les femmes étaient plus indépendantes et « avaient une meilleure vie sexuelle sous le socialisme », Ghodsee propose surtout un contre-discours afin que les femmes

américaines s'intéressent au socialisme et se détournent des discours anti-communistes et opposés à l'intervention de l'État.

Cet essai au titre qui attire l'œil est certes intéressant, mais on reste sur sa faim en le refermant. Là où l'essai de Ghodsee est plus faible, c'est dans son quasi-silence sur autre chose que les conditions économiques des femmes, et son manque de critique de la notion de « marché du travail ». Les conditions de vie des femmes ne pourraient être améliorées que par des interventions sociales et économiques visant leur entrée sur le marché du travail: c'est ce que sous-tend la thèse de l'auteure. Surtout, Ghodsee traite peu de la division sexuelle et raciale du travail, qui existe partout, peu importe le système politique et économique dans lequel on se retrouve. Dans son empressement à convaincre ses comparses américaines à voter pour les démocrates de Joe Biden, l'auteure tourne parfois les coins ronds et idéalise un tantinet les expériences socialistes et celles des pays scandinaves, auxquels elle fait abondamment référence.

Eve-Marie Lacasse



BRÈVE HISTOIRE DE LA GAUCHE POLITIQUE AU QUÉBEC

François Saillant, Montréal, Écosociété, 2020, 272 p.

Nous connaissons bien François Saillant, le militant inlassable qui a si habilement raconté son parcours dans *Le radical de velours* (M Éditeur, 2012). Avec sa *Brève histoire de la gauche politique au Québec*, il nous fait aussi découvrir son talent d'historien.

Cet essai réunit toutes les qualités d'un ouvrage écrit par un chercheur compétent. L'objet d'étude est clairement déterminé, soit l'histoire des partis politiques de la gauche depuis le XIX^e siècle, et cela uniquement. La recherche s'appuie sur une importante documentation et sur des sources multiples, exploitées de façon rigoureuse. L'auteur parvient adroitement à suivre le parcours tumultueux de la gauche politique québécoise, non sans mérite, puisque les querelles internes dans les différents groupes et les nombreuses divisions entre des individus partageant souvent des objectifs similaires ne rendent pas la tâche facile aux observateurs.

Selon Saillant, le succès de Québec solidaire, le seul parti très à gauche ayant réussi à faire élire plusieurs députés (si on exclut le Parti québécois, qui n'entre pas dans son cadre d'analyse), est directement lié à sa capacité d'avoir enfin rassemblé un prisme très large de militant-e-s de la gauche. L'étape suivante, soit la prise du pouvoir, semble encore bien éloignée, cependant.

Saillant montre très bien le courage et la force de conviction de tant de personnes qui se sont battues dans tant de partis ne ►

récoltant qu'un mince pourcentage du vote, et qui ne se sont pas laissé abattre pour autant. Notre système politique, et les médias qui en sont les haut-parleurs, ont toujours été très durs pour celle et ceux qui défendent des idées qualifiées de radicales. Ce qui a contraint cette gauche à agir comme Sisyphe, à toujours tenter de remonter la pierre en haut de la montagne, jusqu'à ce qu'elle retombe.

Plus l'histoire de la gauche se rapproche de là où nous en sommes, plus la tâche d'historien devient difficile pour l'auteur. D'abord parce que celles et ceux qui y ont participé l'ont clairement en mémoire et qu'il faut beaucoup de doigté pour bien raconter les événements sans risquer de déplaire. Mais surtout parce que l'auteur est un des personnages du récit qu'il raconte. Pour conserver une certaine neutralité dans la narration, Saillant parle de lui-même à la troisième personne et ce, avec une grande sobriété. Un choix qui se justifie bien à mon avis, qui permet de ne pas créer de rupture de ton entre le récit des événements anciens et rapprochés.

Le livre de Saillant est un bel hommage à ces nombreux Don Quichotte qui se sont battus et se battent encore pour de très nobles idéaux dans un contexte peu favorable. Sans les idéaliser, sans en ignorer les faiblesses, il montre que malgré leurs échecs politiques, leurs idées continuent à avancer. Ces idées demeurent essentielles, et aujourd'hui, avec QS pour les soutenir, nous dit l'auteur, elles sont en meilleure position qu'elles ne l'ont jamais été.

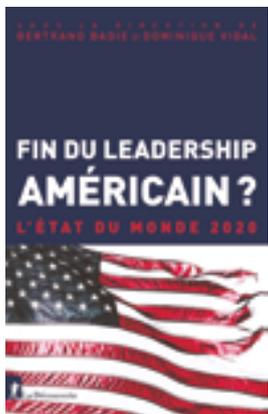
Claude Vaillancourt ◀

précédemment tenus pour acquis, des relations internationales. Nous n'avons qu'à penser à l'attitude belliqueuse de Donald Trump envers les alliés naturels et historiques des États-Unis comme le Canada et l'Allemagne, ainsi qu'à sa tendance inverse à vanter et valoriser les gouvernements bafouant les droits de la personne, comme la Corée du Nord et l'Arabie Saoudite.

L'ouvrage débute avec de nombreux textes faisant la genèse de l'hégémonie des États-Unis jusqu'à l'arrivée de Trump. Il s'ensuit une décortication de tous les domaines où les États-Unis perdent leur domination et leur leadership: militaire, commercial, scientifique, économique, diplomatique et culturel. La dernière partie du livre présente les impacts de la gouvernance chaotique des dernières années sur les relations internationales des États-Unis avec la Chine, la Russie, l'Europe, l'Arabie Saoudite, l'Israël, l'Iran, les pays africains, le Canada et le Mexique. Le dernier texte du livre couvre l'enjeu le plus terrifiant de l'ère Trump, celui des changements climatiques.

Ce livre aurait pu nous faire sombrer dans le pessimisme le plus total, si ce n'était de la récente élection de Joseph Biden. Si nous ne pouvons nous attendre à une révolution écosocialiste ni même à la fin du néolibéralisme au pays de l'oncle Sam, il est toutefois possible d'espérer une certaine amélioration des conditions de vie des plus vulnérables. Il est aussi probable que Biden reviendra à des relations internationales plus cordiales que Trump avec la majorité des pays du globe. En somme, il s'agit d'un livre très instructif et complet qui nous donne envie de lire le suivant: *Le Moyen-Orient et le monde. L'état du monde 2021*².

Xavier P.-Laberge ◀



FIN DU LEADERSHIP AMÉRICAIN ? L'ÉTAT DU MONDE 2020
Sous la direction de Bertrand Badie et Dominique Vidal, Paris, La Découverte, 2019, 224 p.

L'état du monde des éditions La Découverte est un classique que beaucoup de politologues et fervent·e·s de politique internationale attendent avec impatience annuellement. Depuis 2012, cette série opte pour une couverture mondiale d'un enjeu ou d'une problématique (au lieu, comme c'était le cas précédemment, d'uniquement couvrir la politique mondiale un pays et enjeu à la fois). Ce choix permet une déconstruction plus approfondie des problèmes.

Pour l'édition 2020 (publiée à la fin de 2019), la thématique couverte est celle du «leadership américain [sic]». Il s'agit d'un sujet controversé au sein des relations internationales, car le déclin de la puissance et de l'hégémonie des États-Unis est annoncé depuis au moins quarante ans. Cependant, la question ici tourne davantage autour du leadership mondial, et ce, après trois ans d'un trumpisme qui a complètement bouleversé plusieurs aspects,

1. L'auteur de cette recension préfère le terme « états-unien », utilisé davantage au Québec qu'en France.

2. L'auteur de cette recension préfère désigner le Moyen-Orient d'une manière moins occidentale-centrée: Asie de l'Ouest, Turquie (Thrace orientale) et Égypte.